

# *La naissance du duc de Bordeaux*

*Le ciel... prodigue en leur faveur les miracles. La postérité de Joseph rentre dans la terre de Gessen ; Et cette conquête, due aux larmes des vainqueurs, Ne coûte pas une larme aux vaincus. Chateaubriand, Martyrs.*

*I.*

*Savez-vous, voyageur, pourquoi, dissipant l'ombre,  
D'innombrables clartés brillent dans la nuit sombre ?  
Quelle immense vapeur rougit les cieux couverts ?  
Et pourquoi mille cris, frappant la nue ardente,  
Dans la ville, au loin rayonnante,  
Comme un concert confus, s'élèvent dans les airs ?*

*II.*

*Ô joie ! ô triomphe ! ô mystère !*

*Il est né, l'enfant glorieux,*

*L'ange que promet à la terre*

*Un martyr partant pour les cieux :*

*L'avenir voilé se révèle.*

*Salut à la flamme nouvelle*

*Qui ranime l'ancien flambeau !*

*Honneur à ta première aurore,*

*Ô jeune lys qui viens d'éclorre,*

*Tendre fleur qui sors d'un tombeau !*

*C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la prière.*

*La cloche, balancée aux tours du sanctuaire,*

*Comme aux jours du repos, y rappelle nos pas.*

*C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la victoire !*

*Chez les vieux martyrs de la gloire*

*Les canons ont tonné, comme au jour des combats.*

Ce bruit, si cher à ton oreille,  
Joint aux voix des temples bénis,  
N'a-t-il donc rien qui te réveille,  
Ô toi qui dors à Saint-Denis ?  
Lève-toi ! Henri doit te plaire  
Au sein du berceau populaire ;  
Accours, ô père triomphant !  
Enivre sa lèvre trompée,  
Et viens voir si ta grande épée  
Pèse aux mains du royal enfant.

Hélas ! il est absent, il est au sein des justes.

Sans doute, en ce moment, de ses aïeux augustes

Le cortège vers lui s'avance consolé :

Car il rendit, mourant sous des coups parricides,

Un héros à leurs tombes vides,

*Une race de rois à leur trône isolé.*

*Parmi tous ces nobles fantômes,*

*Qu'il élève un front couronné,*

*Qu'il soit fier dans les saints royaumes,*

*Le père du roi nouveau-né !*

*Une race longue et sublime*

*Sort de l'immortelle victime ;*

*Tel un fleuve mystérieux,*

*Fils d'un mont frappé du tonnerre,*

*De son cours fécondant la terre,*

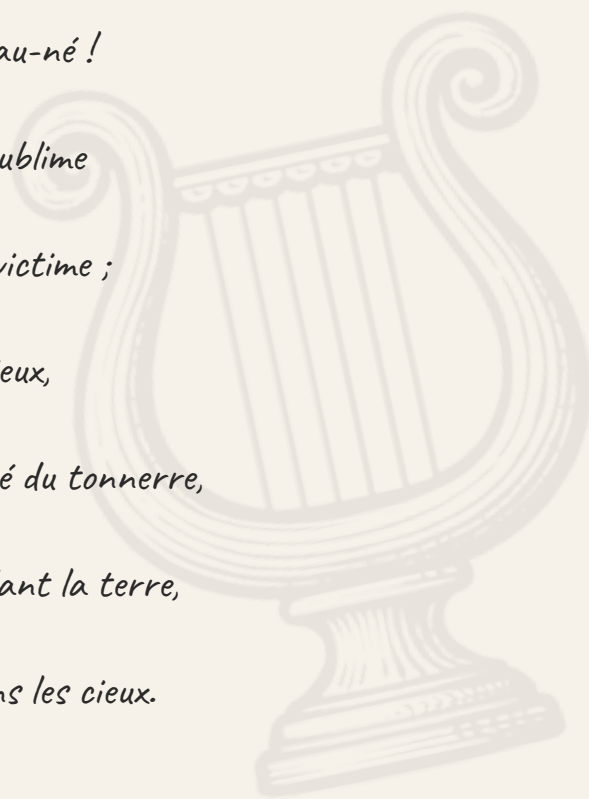
*Cache sa source dans les cieux.*

*Honneur au rejeton qui deviendra la tige !*

*Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige,*

*À l'ombre de l'autel croîtra vainqueur du sort ;*

*Un jour, de ses vertus notre France embellie,*



*À ses sœurs, comme Cornélie,*

*Dira : « Voilà mon fils, c'est mon plus beau trésor. »*

*III.*

*Ô toi, de ma pitié profonde*

*Reçois l'hommage solennel,*

*Humble objet des regards du monde*

*Privé du regard paternel !*

*Puisses-tu, né dans la souffrance,*

*Et de ta mère et de la France*

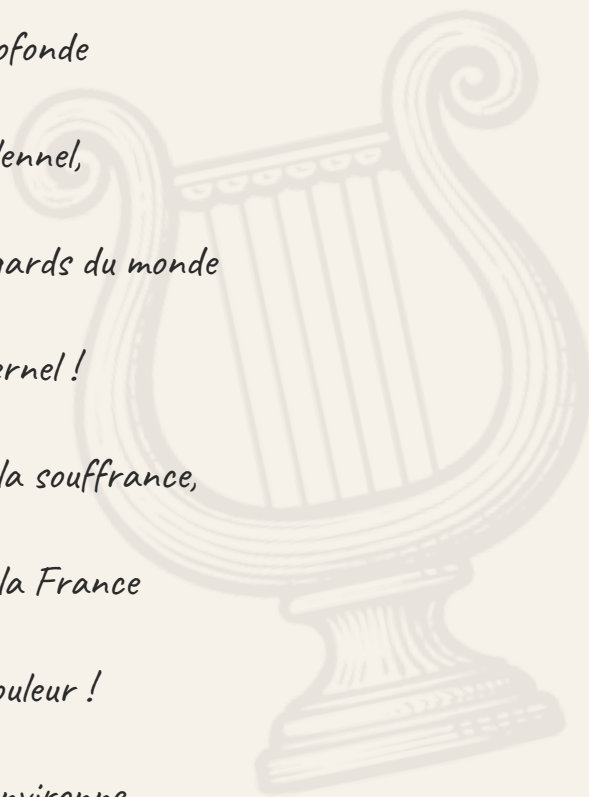
*Consoler la longue douleur !*

*Que le bras divin, t'environne,*

*Et puisse, ô Bourbon ! la couronne*

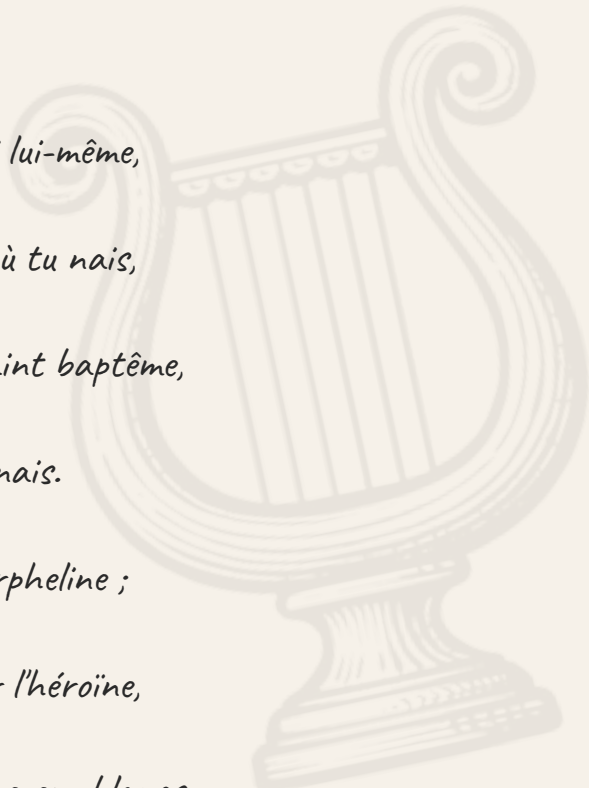
*Pour toi ne pas être un malheur !*

*Oui, souris, orphelin, aux larmes de ta mère !*



*Ecarte, en te jouant, ce crêpe funéraire  
Qui voile ton berceau des couleurs du cercueil ;  
Chasse le noir passé qui nous attriste encore ;  
Sois à nos yeux comme une aurore !  
Rends le jour et la joie à notre ciel en deuil !*

*Ivre d'espoir, ton roi lui-même,  
Consacrant le jour où tu nais,  
T'impose, avant le saint baptême,  
Le baptême du Béarnais.  
La veuve t'offre à l'orpheline ;  
Vers toi, conduit par l'héroïne,  
Vient ton aïeul en cheveux blancs ;  
Et la foule, bruyante et fière,  
Se presse à ce Louvre, où naguère,  
Muette, elle entrait à pas lents.*



*Guerriers, peuple, chantez ; Bordeaux, lève ta tête,*

*Cité qui, la première, aux jours de la conquête,*

*Rendue aux fleurs de lys, as proclamé ta foi.*

*Et toi, que le martyr aux combats eût guidée,*

*Sors de ta douleur, ô Vendée !*

*Un roi naît pour la France, un solda naît pour toi.*

*IV.*

*Rattachez la nef à la rive :*

*La veuve reste parmi nous,*

*Et de sa patrie adoptive*

*Le ciel lui semble enfin plus doux.*

*L'espoir à la France l'enchaîne ;*

*Aux champs où fut frappé le chêne*

*Dieu fait croître un frêle roseau.*

*L'amour retient l'humble colombe ;*



*Il faut prier sur une tombe,*

*Il faut veiller sur un berceau.*

*Dis, qu'irais-tu chercher au lieu qui te vit naître,*

*Princesse ? Parthénope outrage son vieux maître :*

*L'étranger, qu'attiraient des bords exempts d'hivers*

*Voit Palerme en fureur, voit Messine en alarmes,*

*Et, plaignant la Sicile en armes,*

*De ce funèbre éden fuit les sanglantes mers.*

*Mais que les deux volcans s'éveillent !*

*Que le souffle du Dieu jaloux*

*Des sombres géants qui sommeillent*

*Rallume enfin l'ardent courroux ;*

*Devant les flots brûlants des laves*

*Que seront ces hautains esclaves,*

*Ces chefs d'un jour, ces grands soldats ?*

*Courage ! ô vous, vainqueurs sublimes !*

*Tandis que vous marchez aux crimes,*

*La terre tremble sous vos pas !*

*Reste au sein des français, ô fille de Sicile !*

*Ne fuis pas, pour des bords d'où le bonheur s'exile,*

*Une terre où le lys se relève immortel ;*

*Où du peuple et des rois l'union salutaire*

*N'est point cet hymen adultère*

*Du trône et des partis, des camps et de l'autel.*

*V.*

*Nous, ne craignons plus les tempêtes !*

*Bravons l'horizon menaçant !*

*Les forfaits qui chargeaient nos têtes*

*Sont rachetés par l'innocent !*

*Quand les nochers, dans la tourmente,*

*Jadis, voyaient l'onde écumante*

*Entr'ouvrir leurs frêle vaisseau,*

*Sûrs de la clémence éternelle,*

*Pour sauver la nef criminelle*

*Ils y suspendaient un berceau.*

*Octobre 1820.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

